

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 34

Artikel: Les Vaudois en politique
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182869>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

inaugurée sous la Restauration. C'était à un moment où la contre-révolution était toute puissante; les idées révolutionnaires, traquées et condamnées, cherchaient partout un refuge; la police royaliste pourchassait avec acharnement tous les documents suspects; les brochures des premières années de la République étaient menacées d'une destruction sans pitié.

Emus de cette persécution, quelques patriotes se réunirent et formèrent un singulier complot. La statue était en préparation; rien de plus facile que d'acheter le concours des ouvriers et de les décider à enfouir secrètement dans les flancs du cheval de bronze une collection complète de brochures révolutionnaires. Ces statues-là se montent par morceaux, la tête ne se monte qu'après coup; c'était une armoire toute prête et qui défiait les plus subtiles recherches. On réunit le plus que l'on put de documents suspects, et cette bibliothèque criminelle vint s'engouffrer pêle-mêle dans les profondeurs de l'auguste coursier.

Il n'est pas toujours très agréable d'être millionnaire; le baron de Rothschild en sait quelque chose. Des centaines de solliciteurs l'obsèdent constamment. Dernièrement encore un charlatan lui assurait avoir trouvé le moyen scientifique d'allonger la vie, et lui offrait de prolonger son existence jusqu'à l'âge de 127 ans.

Le tout se terminait par une demande d'une bagatelle de 10,000 francs.

M. de Rothschild lui a répondu :

« Monsieur,

» Je reçois tous les jours les propositions les plus bizarres. Bien des gens s'intéressent à moi. Celui-ci promet de me tuer si je ne lui envoie 100,000 fr. Cet autre me fera présent d'un sixième sens si je viens à son aide. Un autre me promet de reconstruire, moyennant 100 millions, le royaume de Jérusalem à mon profit. Entre tous ces correspondants, je ne fais aucune différence, et je les prie de me laisser en repos. »

Il y a 15 ans de cela. Un batelier d'Ouchy voit un homme se jeter à l'eau; il s'y jette après lui et a le bonheur de le retirer sain et sauf.

Mais voilà qu'un quart d'heure après il aperçoit son homme accroché à la branche d'un arbre de la campagne Haldimand.

— Si c'est une idée fixe qu'il a de mettre fin à ses jours, se dit-il, laissons-le faire.

Le soir, il reçut du syndic de Lausanne une verte semonce, pour avoir laissé un homme se suicider sous ses yeux.

— Que voulez-vous, Monsieur le syndic, dit-il en forme d'excuse, je venais de le tirer de l'eau, j'ai cru qu'il s'était pendu pour se sécher.

Le meunier de Bretigny.

C'était peu de temps après la révolution de 1845. La démission des ministres avait privé plusieurs paroisses de pasteurs aimés et écoutés. On les avait remplacés à brûle-pourpoint, et dans le nombre des nouveaux bergers, il s'en trouvait bon nombre qui étaient plus habiles à endormir leur auditoire qu'à l'édifier.

On allait à l'église cependant; et le meunier de Bretigny, le vieux Félix, était un des fidèles les plus assidus. Mais il regrettait amèrement son ancien pasteur que la crise religieuse lui avait enlevé. Celui que le nouveau gouvernement venait d'envoyer, doué d'un ton pleurnicheur insupportable, avait grand peine à soutenir l'attention de son auditoire. Le dimanche 15 novembre, entre autres, il fut d'une monotonie exemplaire, et le vieux Félix s'endormit d'un profond sommeil.

On sait que le meunier ne dort paisiblement que lorsque le moulin marche et fait entendre son tic-tac : ôtez l'eau, arrêtez le moulin, il se réveille immédiatement. C'est cette habitude qui fit dormir Félix pendant le discours du pasteur, qui avait sur lui la même influence que le bruit du moulin. Mais l'orateur, un moment embarrassé, s'arrêta au milieu de son discours; aussitôt le brave meunier de s'éveiller en s'écriant :

— *Samuël, va rebouta l'igue!*

Les Vaudois en politique

Les destinées de la patrie vaudoise ont été pacifiques comme la vie du peuple. Elles comptent peu d'événements marqués, peu de personnages à physiologie saillante, elles se résument en une évolution sociale, en une lente élaboration de forces. Que de déboulement dans le dénouement de ses crises! Dans le canton de Vaud, le sang n'a jamais coulé par la main des citoyens; le débat politique se passe en tracasseries, en chicanes; les partis poursuivent une guerre de coups d'épingle, de lazzis, de petites rancunes, de malices. Le Vaudois a un fond persistant de circonspection. Dans les crises politiques, sa préoccupation est de passer entre les gouttes et de rester avec le gros bataillon. Par crainte de se compromettre, il adoucit les contours de ses opinions. De telles dispositions empêchent les conflits violents, mais elles nuisent à la décision des caractères. Dans le classement des partis, il règne toujours une certaine incertitude; beaucoup de citoyens flottent entre les opinions opposées, et en se portant à droite ou à gauche, impriment de brusques oscillations à la balance politique. Un fond de probité et d'honneur empêche les défections éclatantes, mais les petits revirements sont fréquents.

Le Vaudois apporte volontiers dans la politique ses habitudes de lenteur et de suspicion; il suppose aisément des fins cachées ou, comme il dit : *anguille sous roche*, et redoute infiniment d'être dupe.

Les ambitieux, les esprits actifs et remuants, les

hommes qui recherchent l'importance lui sont antipathiques, et il se venge de sa docilité accoutumée en leur faussant compagnie dans les moments décisifs. Les chefs de parti, ne pouvant obtenir une discipline exacte, laissent flotter les rênes.

(Rod. REY. — *Genève et les rives du Léman.*)

Tous les journaux rapportent des exemples d'atrocités commises par les troupes de don Carlos parmi les populations qui tombent entre leurs mains. « A Tolosa, dit une correspondance de San-Sébastien, trois mères de famille, dont l'une âgée de soixante-deux ans, accusées de libéralisme, ont été *emplumées*. Je parie que vous ne savez pas ce que veut dire ce mot, qui ne doit se trouver que dans le vocabulaire ultramontain ? *Emplumer* veut dire transformer un être humain en un vrai monstre, et voici comment les carlistes de Tolosa, capitale de la province de Guipuzcoa, s'en sont acquittés :

Ces trois malheureuses sont amenées sur la place publique où attendent l'exécuteur et la foule ; elles sont totalement déshabillées, sauf un léger jupon couvrant le corps d'une manière imparfaite de la ceinture aux genoux ; on leur rase la tête et les enduit de goudron qu'on recouvre de plumes. Quelle horreur ! Ceci fait, on les perche sur des ânes avec une sonnette dans la main, un piquet de soldats de don Carlos devant et un autre derrière, on les promène en procession par toutes les rues de la ville, accompagnées du tambouril (musique du pays) et du crieur public annonçant que c'était le sort qui attendait toutes les femmes et filles des libéraux.

Après cette procession, qui pour la ville était une fête, on les enferma dans des cachots, grâce auxquels elles échappèrent à la foule qui criait :

Apalearlars, fusilarlars (les battre et les fusiller). Pendant la nuit elles furent chargées sur un chariot à deux roues traîné par des bœufs et conduites entre baïonnettes jusqu'aux portes de Victoria, où elles sont arrivées dans un état impossible à décrire. »

Paul Féval, dans son courrier du *Moniteur universel*, vient de publier un travail sur la manie du suicide, où nous lisons, entre autres particularités, l'anecdote suivante :

« J'avais autrefois un copiste qui se nommait Tardivel, et qui se tuait toutes les semaines. Il est mort d'une autre maladie. Comme c'était la meilleure créature du monde, la première fois qu'il se tua, ce fut un deuil général dans ma maison ; je me souviens que j'eus grand peine à déchiffrer, à travers mes larmes, la lettre sacramentelle : « Quand vous lirez ces lignes, j'aurai cessé de souffrir. » Pauvre Tardivel ! si jeune ! Et je ne me doutais même pas de ses souffrances ! Il revint le lendemain ; jugez de notre joie !

La seconde fois, on pleura moins, la troisième on rit, et puis ce fut une habitude prise. Quand Tardivel manquait, il s'était tué, voilà tout : ce n'était pas dangereux.

X...., aujourd'hui si misérable, était autrefois riche, heureux, flatté et recherché. Nous demandions l'autre jour à un de ses amis : « Vous ne le voyez donc plus à présent ? »

— Non.

— Vous diniez pourtant fort souvent à sa table, autrefois ?

— C'est précisément à cause de cela que je l'évite, c'est par délicatesse..... je crains que ma vue lui soit pénible en lui rappelant le temps où il était heureux.

Le *Monde illustré* publie un curieux article intitulé *les Buveurs de sang*, accompagné d'une gravure nous montrant de pauvres diables de phtisiques et autres malades épuisés, qui, ayant déjà un pied dans la tombe, ne songent qu'à trouver un moyen quelconque de n'y point mettre l'autre. Ne reculant devant rien pour se raccrocher à la vie, on les voit se diriger résolument vers les abattoirs de Paris, pour y boire le sang chaud qui s'échappe des veines de la victime. Mais les plus vieux employés de l'abattoir disent n'avoir jamais vu arriver de malade assez insensible pour ne point trembler un peu la première fois qu'il approche de ses lèvres le liquide rougeâtre. Souvent le boucher est obligé de commencer par boire lui-même, afin de décider le patient à vaincre une répugnance qui semble irrésistible. Il le fait avec un désintéressement parfait et avec une humanité qu'on est étonné de trouver en pareil lieu. Car, dans l'abattoir, le sang est la seule chose qui ne se vende pas ; quiconque veut en boire peut s'en rassasier à son aise.

L'odeur du sang n'a rien de particulièrement révoltant ; son goût n'en est point véritablement désagréable. Le sang de veau est presque sucré ; celui du bœuf, quoique plus âcre, n'est point sans posséder un certain arôme auquel on s'habituerait s'il ne fallait le voir tirer devant soi des veines de la bête qu'on vient d'abattre.

Une jeune dame, mariée depuis quelques jours à peine, était allée voir une de ses amies et lui faisait le plus pompeux éloge des qualités de son mari, éloge qu'elle résuma par ses mots :

— C'est la perle des maris ; il vaut son pesant d'or.

— Son pesant d'or, observa l'amie, c'est beaucoup dire ; il ne faut rien exagérer. Jésus valait bien autant que ton mari, je pense ; cependant Judas ne put le vendre que trente deniers d'argent.

— C'est vrai, ma chère ; mais tu n'ignores pas combien tout a augmenté de prix depuis le temps dont tu parles.

Rochefort paraît avoir trouvé un singulier moyen d'introduire sa *Lanterne* en France, où elle est interdite. Il ne s'agirait rien moins que d'une édition excessivement réduite par la photographie, qui serait portée par des *pigeons voyageurs*, et dont la